

Etienne DAHO

La dernière séance... avant la pause...

Homme d'aujourd'hui, chanteur moderne, Etienne Daho, l'un des rares à ne pas se vouloir «Dahoïste», ne suit pas la mode, puisqu'il vit avec. Synchronisé à l'art du temps, son amie la prose donne dans le créneau simplicité tandis que ses musiques ont pris les routes du futurisme. Messenger personnel, Etienne l'intimiste, a atteint l'universel sans le vouloir et a revêtu comme personne l'uniforme physique et psychique d'une génération underground par essence, ses atouts élitistes ont basculé le grand public car les temps changent, et la caravane mœurs évolue. Le charme discret n'est-il pas en effet côté au box office des mentalités ? Le petit livre rouge a rosi et les Maoïstes de 68 ont laissé la place aux Dahoïstes version 87. Porteur de feeling, pas leader de meeting, sous ses pavés, les plages vinyliques individuelles, pour un «Duel au soleil» ou encore «1 week-end à Rome», cela dit, Daho, est un révolutionnaire à sa façon, n'a-t-il pas apporté un son original aux antipodes des musiques d'Épinal ? N'est-il pas celui aussi qui a compris qu'on avait plus besoin d'émotions cinoches que de longs discours stériles ? Représentatif, le néo-romantique stimule les masses et renvoie des bouffées d'énergie pure et douce à un public en quête de fantasmes vidéo-clips. On le sent bien Daho, il est bon esprit même si parfois il insinue des ambiguïtés, et qu'il bannit de son code moral, tous les tabous. Prince charmant, la lycéenne de fond rêve de le séduire, tandis que les mecs ont envie de lui ressembler. Daho, ou l'ère de la «communication en marche», a décidé d'arrêter la machine, le temps d'accorder des rimes à son synthé. A Dijon, nous avons fait parler Etienne avant qu'il ne se fasse la belle... en Angleterre. 6 mois, 1 an d'absence avec douleur, de grand sommeil... Alors laissons-le causer pour la bonne cause de nous séduire encore et toujours plus.



GRAFFITI : SATORI OR NOT SATORI ? Le succès est-ce aussi fun qu'on veut bien le dire ?

Etienne DAHO : C'est un autre satori, disons que j'ai besoin de me reposer, de me ressourcer. J'ai une équipe qui filtre au maximum car ils connaissent mon état d'esprit, et comment, moi j'ai envie d'assumer ma promo. SATORI, l'album, la scène, je l'ai défendu, j'ai vraiment tout fait et je n'ai lésiné sur aucun détail. J'ai joué le jeu mais il ne faut pas le jouer tout le temps.

GRAFFITI : Les langues se délient et la rumeur parle d'un live signé Daho !

Etienne DAHO : On a enregistré le concert sur des bandes, mais j'avoue ne pas savoir si ça sortira ou non sous la forme d'un disque. Ça a été fait le 29 novembre à l'Olympia, le dernier soir, j'ai écouté et il n'y a rien à retoucher. Pour l'instant, on va commercialiser la cassette vidéo du concert avec un bonus des 6 clips, qui sera vendue à moins de 200 francs.

GRAFFITI : La cassette «live» a été tournée par Thierry Monet, le réalisateur du clip «Week-end à Rome» ?

Etienne DAHO : Oui, c'est un ami de toujours, je l'ai même hébergé à la maison quand il était dans la merde. Il me connaît bien.

GRAFFITI : «les disques en public», le moyen de se rappeler des «souvenirs, souvenirs» !

Etienne DAHO : Ça a été tellement le délire, tellement génial, qu'il est formidable, qu'il existe une trace de ce moment si exceptionnel. La vidéo existe, le disque peut-être bientôt, moi je voulais qu'il sorte très vite, parce que c'est encore frais dans les mémoires mais Virgin, pense que ça casserait la carrière de «POP SATORI» qui continue à très bien marcher, et d'être découvert tous les jours.

GRAFFITI : «Duel au soleil» le dernier single, le choix de la bande à Daho.

Etienne DAHO : Tous les gens qui ont écouté l'album au début, nous ont dit que c'était le hit du 30 ; moi de mon côté, j'avais vachement envie de sortir «Épaule Tatoo» même si je savais que c'était plus représentatif de l'album. C'est vrai, on ne s'ouvrait pas les portes du TOP 50, il a fait trois petits tours, mais c'est pas bien grave puisque le LP s'est super bien vendu. D'ailleurs on est platine maintenant et je suis hyper fier de ça.

GRAFFITI : Tu n'est pas l'auteur de «Duel» ?

Etienne DAHO : C'est Jérôme Soligny avec qui j'ai écrit le bouquin sur Françoise Hardy qui m'a filé cette chanson que je trouvais géniale. Et comme lui a un peu de difficultés dans sa carrière, je me disais putain, je vais le déposer d'un truc qui pourrait peut-être le faire éclater. Mais il me l'a donné, en m'affirmant que je



pouvais en faire ce que je voulais et j'avoue ne pas m'être fait prier. J'ai gardé la musique car comme j'avais envie d'écrire un texte sur un séjour à Ibiza, et que je n'arrivais pas à trouver les mots, j'ai demandé à Robert Farrell, un de mes meilleurs amis, qui a vraiment une bonne plume, d'écrire le texte. Ça a donné «Duel au soleil».

GRAFFITI : Est-ce du Daho à 100 pour cent ?

Etienne DAHO : Oui, parce qu'il y a la voix, la façon d'arranger les choses. La chanson n'était pas du tout comme ça quand on l'a eu en maquette. Et puis Farrell, c'est un peu mon jumeau, d'ailleurs les gens trouvent qu'on se ressemble, on pense pareil.

GRAFFITI : Et le «Dahoïsme» est-ce une expression journalistique ou bien est-ce le reflet d'un mouvement musical en marche ?

Etienne DAHO : Ça me fait rire,

c'est très médiatique car dans ma vie quotidienne je ne m'en rends pas vraiment compte. Par contre, je suis conscient d'avoir franchi une étape et que les disques que j'ai fait, représentent quelque chose.

GRAFFITI : As-tu fait école ?

Etienne DAHO : Je ne sais pas si ce sont des médias qui ont décrété ça ou si c'est un ton que j'ai donné à travers une ambiance, ce n'est pas à moi de le dire car ça risque de paraître prétentieux de ma part. Tous les artistes qui ont été assimilés à cette espèce de vague avec moi pour chef de file, l'on assez mal pris. Je pense à Niagara, par exemple ou à d'autres, car pour eux c'était un peu comme une négation de leur identité. C'est vrai qu'on a rien à voir les uns avec les autres, musicalement parlant mais on a des connexions soit parce qu'on a bossé ensemble, soit parce qu'on a le



lisent l'harmonica, un instrument dont je vais beaucoup me servir dans mon prochain album.

GRAFFITI : Créatif, es-tu resté un spectateur susceptible d'admirer le talent des autres ?

Etienne DAHO : Et comment, j'écoute toujours «Prétenders» «Eurythmics» «Easy Material», j'adore les 45 tours de Boy George. J'écoute et j'achète les disques parce qu'il y a un côté plus luxueux dans le fait d'acheter des disques. Le dernier en date, c'est celui de Jérôme Pigeon et puis avec les compacts, je suis reparti dans le trip «Velvet».

GRAFFITI : Londres, la ville où tu as décidé de poser ton sac ! Serait-ce un exil ? Et bouderais-tu le sol natal qui t'a porté dans son sein ?

Etienne DAHO : J'ai déjà un orteil là-bas, les autres orteils attendent de suivre. (Rires) Malgré tout Paris est une ville que j'adore, la France, c'est ma langue, mon pays, ma culture, je suis né là. C'est chez moi. Mais je suis très sollicité dans mon quotidien, dans la rue, même si ce sont des démonstrations d'affection très agréables, par moment, c'est quand même lourd à porter. Je suis très timide et lorsqu'on me dit qu'on m'aime beaucoup, je suis incapable de répondre, et ça même âge et qu'on est issus d'un même mouvement et qu'on a des ambitions communes mais il y a eu une espèce de commodité médiatique à vouloir nous mettre tous dans le même panier et je comprends très bien que tous les gens ont eu envie de s'insurger. Moi c'était à mon avantage et je me suis préoccupé de cela. Ça a dû être lourd à porter et chiant à vivre, j'imagine. Donc je comprends les réactions un peu vives mais moi, je n'y suis pour rien. Je continuerai à faire mon truc et à écrire mes chansons.

GRAFFITI : BE POP, Pop Model, etc... ça rappelle Pop Satori n'est-ce pas ?

Etienne DAHO : Ai-je été pompé ? Ou bien est-ce que c'était dans l'air, je ne sais pas !

GRAFFITI : Ça représente quoi d'être Pop en 87 ?

Etienne DAHO : Je me sens très folk tout à coup, j'ai l'impression que mon prochain album sera très guitare, avec des mélodies carton. Ce sera le retour à la simplicité.

GRAFFITI : Leader malgré toi ! Ça a dû briser ta solitude de création de fond ?

Etienne DAHO : Je suis très solitaire dans mon travail, s'il y a des gens qui sont très proches de moi, je citerai Arnold Turboust et Elli Medeiros. Arnold parce que je travaille avec lui et avec Elli je vis une relation très privilégiée. Voilà vraiment les deux seuls artistes auxquels je me sens très lié. J'aime bien aussi Graziella, ou un groupe «Les gamines», car ils uti-

me met mal à l'aise. Je ne peux plus aller à la piscine sans qu'on m'arrache mon maillot de bain, tu vois ! Ça devient un peu compliqué, donc j'ai envie d'aller à la piscine, et faire 10 longueurs tranquille sans être à bout de souffle.

GRAFFITI : Daho, Elvis Presley, même combat ?

Etienne DAHO : Ce n'est pas ça, mais c'est sûr que quand tu as un phénomène sur toi, exclusif comme ça se passe depuis plusieurs mois, les gens te découvrent et il y a une excitation. Moi, je n'ai pas changé, je me ressens le même qu'avant. Donc, ça me fait un peu bizarre. Le fait de redevenir anonyme, et de revivre une existence normale, c'est très rassurant pour moi, c'est-à-dire de voir ma fiancée normalement sans avoir des crises de jalousie parce qu'il y a des tas de coups de fil, sans arrêt, qu'il y a des personnes qui sonnent à ma porte. Ça devient difficile. Et puis, je suis arrivé à un stade où j'ai envie d'écrire et de composer. Il faut que je m'isole, que je rejoigne des gens avec lesquels j'ai envie de bosser et qui se trouvent là-bas. Peut-être que dans 15 jours, je dirais «Fuck Londres», je retourne à Paris, je ne sais pas.

GRAFFITI : Tu as déniché un appart là-bas ?

Etienne DAHO : Oui, à «Little Venice». Londres, c'est une ville que je connais très bien puisque j'y vais régulièrement depuis l'âge de 14 ans. Il y a plein d'amis et puis c'est à 3/4 d'heure de Paris.

GRAFFITI : Riche, tu as gagné beaucoup d'argent, est-ce un sujet «tabou» ?

Etienne DAHO : Non pas du tout, j'ai vendu des disques, je suis auteur-compositeur maintenant je suis éditeur. Donc c'est sûr, j'ai gagné de l'argent mais il y a des gens de bon conseil qui s'occupent de ça. Je me fie à eux car, l'argent, c'est un domaine qui ne m'intéresse que dans la mesure où ça m'a permis de voyager, et de m'offrir le soleil en plein hiver, l'argent n'a procuré aussi le moyen de créer. Label «Tabou records», de monter une société d'édition «SATORISONG», de produire des groupes, j'en ai trouvé un, «Max Valentin», ils viennent d'Aix en Provence, et ce qu'ils font est absolument génial. J'ai produit aussi le disque de Robert Farrell «Les p'tits boudins».

GRAFFITI : Tes poulains te ressemblent-ils ?

Etienne DAHO : Pas du tout, ils ont leur identité propre, d'ailleurs, je n'ai pas envie de vampiriser quelqu'un ! Pour en revenir à l'argent, j'ai décidé maintenant, de profiter du fait que j'ai une crédibilité pour pouvoir travailler sur des gens qui démarrent aujourd'hui.



Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quelle est la musique des garçons et des filles qui ont 17 ans.

Parce que l'on appelle la nouvelle vague, ça remonte à la fin des années 70, on est tous issus du «New-Punk» et on a tous entre 25 et 30 ans. Moi, c'est «la nouvelle vague» qui me passionne, celle que produisent les mecs de 17 balais.

GRAFFITI : Le public Dahoïste cultive-t-il le mythe de l'identification ?

Etienne DAHO : J'ai remarqué un truc, c'est que je portais souvent des bretelles, et j'ai commencé à en voir, c'est marrant, le prolongement de son image dans la rue. Moi j'aime bien, je rencontre mes fans. Au niveau du courrier, je l'ouvre moi-même, mais ça me prend du temps car on reçoit en moyenne 1000 lettres par jour. Pour les demandes d'autographes ou de photos dédiées,

on va créer un fan-club sur Minitel. Par contre, pour les autres, je continuerai à y répondre personnellement. Il m'arrive même de rencontrer des fans, je les invite à la maison et on se voit une heure ou deux. Il y a des lettres tellement belles, que je les considère comme les lettres d'un ami. Et puis je trouve que c'est sain de rentrer en contact avec des gens qui se font une image trop idéale de moi. Car j'ai envie qu'ils me perçoivent tel que je suis, et non comme une idole, ou un play-boy. Je suis un mec normal.

GRAFFITI : Pas si normal que ça, dans la mesure où tu as franchi la barrière qui t'a conduit de l'autre côté du miroir ?

Etienne DAHO : Moi, je n'ai pas voulu devenir chanteur, pas envie d'avoir la gloire, d'être devant et de me montrer. Moi, je

voulais draguer une fille, j'ai écrit des chansons, j'ai enregistré un disque, ça n'a pas marché, après j'ai ressenti l'envie de faire de la musique. Et puis on se dit, le prolongement de la scène, ce ne serait pas mal ! A New-York, en 1ère partie des Commateens, j'ai compris que j'étais fait aussi pour cela. Il y a deux choses différentes, d'un côté, tu écris, tu enregistres dans l'intimité d'un studio, et pour moi c'est vraiment un pied pas possible et puis j'ai découvert le bonheur intense de la scène, c'est indescriptible, fou ! Tous ces beaux, gentils, éclatés. J'ai un public vraiment génial, dément et il y a beaucoup de gens qui me l'envient... (Rires).

GRAFFITI : Le cinéma, c'est pour le fun ! Daho en Joconde ! Un Scoop. Donnerais-tu dans les «coulisses de la joie et de la bonne humeur» ?

Etienne DAHO : J'ai lu le scénario de «Jeux d'Artifice» et j'avais



trouvé l'idée rigolote. Par contre, pour que Virginie arrive à me convaincre, d'être déguisé en Joconde, je ne te raconte pas comme elle a dû insister. Au départ, j'avais peur, c'est vrai, je ne me croyais pas capable d'assumer ce genre de trucs et puis je me suis dit WHY NOT, jouer un rôle, c'est se sortir de soi, et de ne plus être Etienne DAHO, à l'écran. Je suis Etienne, un mec rencontré dans une école de chant, qu'ils veulent transformer au départ, en Cocoboy sous les traits de Lucky Luke, puis en Joconde pour me ridiculiser. J'ai accepté la règle du jeu et à partir de ce moment-là, c'est devenu une situation loufoque et hyper drôle que je suis très fier d'avoir tournée.

GRAFFITI : Le 7ème art, plus qu'une attirance, un avenir probable ?
Etienne DAHO : J'écris avec Robert Farell un scénario et il y a

dans l'air des propositions de musiques de film, notamment avec un réalisateur que j'aime beaucoup mais je ne peux pas encore le nommer dans la mesure où le projet est confidentiel.

GRAFFITI : Hexagonal, oui, mais international quand ?

Etienne DAHO : Il y a des sollicitations, venant du Canada, du Japon, quelques mouvements de fureur en Espagne, en Allemagne. On importe mes disques en Angleterre, aux Etats-Unis. Donc plutôt que d'importer les choses, on va les sortir carrément là-bas; les Anglais ont craqué sur «Le grand sommeil» et j'attends le texte en anglais adapté par une chanteuse que j'adore. Mais dont je ne dévoilerai pas l'identité. Ce qu'on peut dire, c'est que je vais travailler avec Jean-Jacques Burnel des «Stranglers», et puis on va sortir un album des

10 titres les plus importants de ma carrière en anglais. Une espèce de «Best Off». Après j'espère vraiment pouvoir faire une tournée que l'on nous demande depuis plusieurs mois, avec une structure très «cheap» et moins «Hollywood» que la tournée française. C'est très excitant pour moi, de repartir à zéro et d'être obligé de se battre, ailleurs.

GRAFFITI : TV6 a éteint ses lumières. Une télé meurt, une autre renaît, mais ce n'est pas celle que l'on attendait! Qu'en penses-tu ?

Etienne DAHO : Je suis scandalisé, je parle en mon nom bien sûr mais aux noms de Goldman, de Sardou, de Johnny, de Caroline Loeb, d'Ellie Medeiros, d'Eddy Mitchell. Nous sommes tous allés à Malignon pour demander un rendez-vous, cet accueil nous a vraiment déçus, on nous a adressé à Jean Drucker mais lui n'y est pour rien. Il a sa chaîne,

sa programmation, je n'ai rien contre M6. Mais je veux une chaîne musicale. Notre revendication est simple, nous voulons l'ouverture de canaux, où il y aurait TV6 dedans. C'est pourquoi, le 16, nous allons donner un concert de soutien, avec tous les artistes au Zénith.

GRAFFITI : Un combat important donc ?

Etienne DAHO : Important, à plein de niveaux. Si Rita Mitsouko et moi, on arrive à s'exporter, c'est grâce à TV6, aux clips qu'ils ont co-produits. Si pleins de jeunes comme Elli ont explosé, c'est aussi grâce à TV6. D'abord, s'il y a une vague aussi importante de la nouvelle chanson, c'est le fruit de TV6. Tout cela bouge, le public est heureux de pouvoir s'identifier à des artistes modernes, qu'ils ne trouvent pas dépassés. Les petits, ils en ont marre d'être dans un pays de vieux ringards.

Ils disent toujours que «c'est vachement mieux en Angleterre», que c'est vachement mieux ailleurs. TV6, il y avait une idée, un ton, un esprit qui étaient conçus pour eux. «Dynastie» ou «la maison dans la prairie», ça appartient à la télé d'hier, faire par des gens de 40 ans et plus.

GRAFFITI : Tu l'engages ?

Etienne DAHO : Complètement, je m'engage parce que TV6, «Devaquet», ça englobe tout. Et j'encourage les gens à aller voter, car c'est à eux, c'est à nous de décider dans quelle France on a envie de vivre. Je refuse d'être manipulé, j'ouvre ma gueule maintenant parce que j'en ai la possibilité et qu'il n'est permis de parler d'autre chose que de musique. J'ai pris conscience que je vivais dans un pays où l'on pouvait vraiment faire évoluer les choses.

GRAFFITI : La solidarité des artistes existe, tu l'as rencontrée ?

Etienne DAHO : Ça m'a fait très plaisir, que des gens de tendances opposées, se soient liés pour défendre la culture. Cette complicité entre nous, cette amitié même, c'est absolument génial. Tous unis. Ouais !

GRAFFITI : Tu appuies sur la touche PAUSE et dans quelques mois, on va t'appeler «Daho le désiré» ?

Etienne DAHO : Je vais écrire des chansons mais pour que l'inspiration vienne. Il faut que je voyage, que je prenne le temps de lire, d'écouter des disques et puis je n'ai pas envie de me banaliser, d'être dans la moulinette. Depuis toujours, j'ai été classé dans les «A PART» alors autant le rester. Je ne suis jamais pressé pour faire les choses, et j'ai toujours essayé de sortir des disques tels que je les imaginai. Je veux être fier, heureux du boulot accompli et même si demain, je vends moins de disques qu'aujourd'hui. TANT PIS.